



Les clés du LANGAGE

Nature, Origine,
Apprentissage

Éditions
SCIENCES
HUMAINES

Les clés du LANGAGE

Nature, Origine, Apprentissage

Sous la direction de
Jean-François Dortier et Nicolas Journet

La Petite Bibliothèque de Sciences Humaines

Une collection dirigée par Véronique Bedin

Maquette couverture et intérieur: Isabelle Mouton.

Retrouvez nos ouvrages sur
www.scienceshumaines.com
<http://editions.scienceshumaines.com/>

Diffusion : Seuil
Distribution : Volumen

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2015**
38, rue Rantheaume
BP 256, 89004 Auxerre Cedex
Tél.: 03 86 72 07 00/Fax: 03 86 52 53 26
ISBN = 9782361062941

Avant-Propos

LES CLÉS DU LANGAGE

Il fut un temps, celui des années 1960, où la linguistique faisait figure de science pilote au sein des sciences humaines : on pensait alors, en décryptant le langage, trouver les clés de la pensée et même des structures sociales. Puis la discipline a perdu son aura et a été absorbée dans les sciences du langage, qui elles-mêmes ont été vampirisées par les sciences cognitives. La linguistique semblait ne plus être qu'un sous-continent, technique et obscur, des sciences de l'homme. Mais voilà que depuis quelque temps renaissent des théories et des champs de recherches qui renouvellent en profondeur le domaine. L'étude du langage a même connu récemment une révolution, mais une révolution souterraine et presque invisible.

Tout d'abord, dans les années 1990, les linguistiques cognitives ont inversé le rapport entre le langage et la pensée, et la pragmatique y a réintroduit les enjeux implicites de la communication. Puis des méthodes et des regards nouveaux sont venus ouvrir de nouvelles fenêtres sur le langage : l'imagerie cérébrale, le traitement informatisé de corpus de données, l'étude des troubles et dysfonctionnements, l'étude de la communication précoce chez les nourrissons, la néologie (étude des mots nouveaux), l'étude des langues rares et en voie de disparition, ou encore l'essor des études sur les origines du langage.

Cet ouvrage tente de rendre compte de la vitalité de ces recherches. En interrogeant des spécialistes qui ont dû se plier au difficile exercice de répondre le plus clairement et simplement possible à une question clé sur la nature du langage, capacité si ordinaire aux humains, si simple à utiliser et si mystérieuse à comprendre.

Panorama historique des théories linguistiques

L'ANTIQUITÉ

On peut dire que les inventeurs du langage et de l'écriture sont les premiers « techniciens » du langage. La linguistique, au sens de réflexion sur le langage, date de l'Antiquité avec la naissance de la rhétorique (voir *La Rhétorique* d'Aristote) et de la grammaire (Denys le Thrace au II^e siècle av. J.-C. écrivit la première grammaire occidentale).

LA RENAISSANCE ET L'ÉPOQUE MODERNE

Cette période vit l'essor considérable de la grammaire. La *Grammaire générale et raisonnée de Port Royal* (1660) en est l'exemple même; son influence sera considérable car elle traite du langage en général et postule l'existence d'une grammaire universelle.

C'est l'époque où l'on fixe les canons de la langue écrite de nombreux pays, où l'on réfléchit aux liens entre grammaire et logique.

LE XIX^e SIÈCLE :

LA PHILOLOGIE ET L'ANALYSE COMPARÉE DES LANGUES

À la fin du XVIII^e siècle, se développent en Allemagne la philologie et la grammaire comparée qui étudient les langues dans une optique évolutionniste de l'époque. Il s'agit, d'une part, de reconstituer, par la comparaison des termes et des grammaires des différentes langues, leur parenté et leur histoire évolutive. C'est ainsi qu'a été formulée l'hypothèse d'une langue souche dite indo-européenne, matrice du latin, du grec, du slave, du sanskrit. L'objet de cette étude comparée des langues était aussi de retrouver des lois de permutation des signes qui ont gouverné le passage d'une langue à l'autre (la loi de Grimm). Le Danois R. K. Rask (1787-1832) et l'Allemand F. Bopp (1791-1867) furent les pères de la philologie.

DÉBUT DU XX^e SIÈCLE : LA RÉVOLUTION SAUSSURIENNE

F. de Saussure (1857-1913) est le père de la linguistique moderne. Il rompt avec une approche descriptive et historique des langues pour rechercher les règles formelles de son fonctionnement. C'est un point de vue « structural » où la langue est étudiée comme un tout ayant une cohérence propre à un moment donné (approche synchronique). Un signe possède une double face: un signifiant qui est le support matériel du signe (son ou graphisme) et un signifié qui correspond à l'idée contenue dans le signe.



LES ANNÉES 1930-1950 :

FONCTIONNALISME ET STRUCTURALISME

Dans le sillon du structuralisme de F. de Saussure se sont affirmés plusieurs courants :

- la glossématique, théorie élaborée par le Danois L. Hjelmslev (1899-1965) qui forma le projet de constituer une « algèbre immanente des langues ». C'est une démarche résolument théorique et formaliste, au demeurant fort difficile d'accès ;

- la phonologie (étude de la langue comme système fonctionnel) est issue du Cercle de Prague, dont R. Jakobson (1896-1982) et N. Troubetskoï (1890-1938) sont les principaux représentants ;

- le distributionnalisme de L. Bloomfield (1887-1949) est une tentative, d'inspiration behavioriste, pour expliquer les faits de langage à partir du calcul mathématique de la fréquence d'apparition des mots.

LES ANNÉES 1960-1970

Les grammaires génératives

Cette époque vit dominer les grammaires transformationnelle et générative. Leur but est de reconstituer une grammaire universelle du langage humain qui permettrait, à partir d'une structure profonde, de générer l'ensemble des discours particuliers. Ce projet de grammaires formelles a en partie échoué même si son programme de recherche n'est pas épuisé du fait même des enjeux des sciences cognitives. N. Chomsky (né en 1928) est la figure de proue de la grammaire générative. À partir des années 1980 se développent de nouvelles grammaires, dites « grammaires d'unification », dont l'objectif est d'unifier syntaxe et sémantique. Les modèles formels des grammaires d'unification sont explicitement forgés dans le cadre de la traduction automatique.

Sémantique et sémiologie

Comment la langue véhicule-t-elle de la signification ? Comment le sens, matériau impalpable indispensable à l'homme, se construit-il à l'échelle du mot, de la phrase ou du discours ? Ce sont les questions auxquelles tente de répondre la sémantique. La sémantique, à l'origine était essentiellement lexicale (à l'échelle du mot), a peu à peu pris en charge le contexte syntagmatique (la phrase, le discours), puis, plus récemment, le contexte extralinguistique (la situation, les gestes, les mimiques), intégrant la dimension pragmatique de la communication. Dans la seconde moitié du XX^e siècle, elle a connu de multiples développements, historique, structural, génératif et cognitif.

La sémiologie, ou sémiotique, est la science générale des signes. Elle s'intéresse à toutes les formes de discours, quel que soit leur mode de manifestation : dessin, geste, film, texte, vêtement... La réflexion sur cet objet est très ancienne : saint Augustin (354-430) proposa une classification des signes selon leur source, leur nature, leur degré d'intentionnalité...

Le terme « sémiotique » lui-même (du grec *semeion*, « signe ») apparaît pour la première fois au XVII^e siècle, sous la plume du philosophe anglais J. Locke (*Essai sur l'entendement humain*, 1690). Mais c'est au tout début du XX^e siècle que se constitue le projet d'une discipline consacrée à l'étude des signes. Deux courants émergent parallèlement : d'un côté, la sémiologie européenne dans le sillage des études saussuriennes, et de l'autre la sémiotique américaine, avec C. S. Peirce (1839-1914) qui distingua trois types de signes : l'indice, l'icône et le symbole. À partir des années 1960, la sémiotique s'est constituée en une pluralité de spécialités définies par leur objet et par les méthodes qu'elles mettent en œuvre. S'affranchissant de la tutelle de la linguistique, la sémiotique visuelle s'est développée en s'appliquant à des objets qui n'avaient pas été conçus dans l'intention de communiquer comme un paysage, une architecture ou une posture du corps. Les figures de la sémiotique sont alors R. Barthes (1915-1980), A.J. Greimas (1917-1992), E. Panofsky (1892-1968), U. Eco (1932-).

La sociolinguistique

La sociolinguistique, discipline née aux États-Unis dans les années 1960, et dont le chef de file est W. Labov, se propose d'étudier les différences linguistiques selon les groupes sociaux (*Sociolinguistique*, Minuit, 1976). W. Labov a réalisé des études sur la stratification sociale de l'anglais à New York. Selon lui, les différences d'usage de l'anglais selon les milieux ne sauraient être de simples épiphénomènes ou déformations. Les variations étudiées étant systématiques au sein d'une communauté et cohérentes entre elles, chaque système possède sa propre logique. On parle parfois à son propos de linguistique variationniste.

LE TOURNANT DES ANNÉES 1980

La pragmatique

C'est une discipline qui envisage le langage en tant qu'outil pour agir sur le monde et non pas seulement comme un outil pour exprimer des pensées ou pour transmettre des informations. Le philosophe anglais J. Austin (1911-1960) est la principale figure de la pragmatique. Austin parle d'« actes de langage » pour désigner des énoncés en tant qu'ils permettent d'agir sur soi, sur les autres, sur les événements (*Quand dire, c'est faire*, trad. fr. Seuil, 1970). Le courant pragmatique s'est développé dans deux directions : l'analyse de l'argumentation et celle des présupposés et des implicites du discours qui permettent d'en reconstruire le sens.



La linguistique de l'énonciation

Le propre des linguistiques de l'énonciation est d'étudier la façon dont les gens parlent en situation réelle. M. Bakhtine (1895-1975) en est l'un des pionniers. Selon sa conception dialogique du langage, le langage est avant tout le produit du dialogue et les mots sont eux-mêmes traversés de sens divers qui leur sont attribués par l'interaction verbale.

Le linguiste français É. Benveniste (1902-1976) est l'autre pionnier des linguistiques énonciatives. Pour lui, la présence du sujet qui donne sens à un discours, ne peut être écartée au profit de la structure abstraite, des approches fonctionnalistes et structuralistes. La linguistique de l'énonciation a connu une impulsion décisive en France, avec d'A. Culioli, auteur d'une « théorie des opérations énonciatives » ; selon ce dernier, la construction du sens repose sur trois opérations principales : la représentation (une notion renvoie à une représentation mentale), la référéntiation (une notion renvoie à des objets extérieurs), la régulation (la construction d'une notion suppose un ajustement entre énonciateurs).

Ces linguistiques s'alimentent d'une multitude d'approches où s'entrecroisent l'ethnographie de la conversation (D. Hymes, J. Gumperz), l'ethnométhodologie (H. Garfinkel, puis H. Sacks et E. Schegloff), la sociolinguistique (W. Labov), l'anthropologie de la communication (E. Goffman), les nouvelles théories de l'argumentation (C. Perelman, O. Ducrot), la linguistique pragmatique (J. Austin) et les approches proprement linguistiques des interactions verbales (C. Kerbrat-Orecchionni).

Les linguistiques cognitives

Les développements récents des « linguistiques cognitives » renouvellent radicalement le vieux débat des liens entre pensée et langage. À l'encontre de presque toute la linguistique du xx^e siècle les nouvelles linguistiques cognitives affirment que le langage est sous la dépendance de la pensée. En d'autres termes, on ne peut comprendre les sens des mots (sémantique) ou l'organisation de la phrase (syntaxe) qu'en les rapportant à des schémas mentaux sous-jacents. Ce n'est pas le langage qui structure la pensée, c'est la pensée qui façonne le langage.

Cette nouvelle approche du langage s'est déployée parallèlement en Europe (G. Guillaume, A. Culioli, groupe Mu) et aux États-Unis (G. Lakoff, R. Langacker, R. Jackendoff, L. Talmy). Au-delà de la variété de ces courants, les linguistiques cognitives partagent un principe commun : les éléments constitutifs du langage – la grammaire et le lexique – sont dépendants de schèmes cognitifs plus profonds.

Jean-François Dortier

NATURE ET ORIGINE DU LANGAGE

- La pensée est-elle contenue dans le langage?
(Jean-François Dortier)
- Les origines du langage (Jacques François)
- Comment le langage est-il venu ?
(rencontre avec J.-M. Hombert et G. Lenclud)
- Existe-t-il des universaux du langage? (Jacques François)
- L'hypothèse Sapir-Whorf (encadré)
- Noam Chomsky, à la recherche de la grammaire universelle (encadré)
- Y a-t-il un centre du langage? (Charlotte Jacquemot)
- Ce que nous apprennent les troubles du langage
(Halima Sahraoui)
- Les neurones du langage.
Trois questions à Stanislas Dehaene
- Les mots, les choses... et nous (Vincent Nyckees)
- D'où vient le sens des mots? (Georges Kleiber)
- À quoi servent les métaphores? (Dominique Legallois)
- L'analogie au cœur de la pensée
Trois questions à D. Hofstadter et E. Sander

LA PENSÉE EST-ELLE CONTENUE DANS LE LANGAGE ?

« **M**e promenant en ville, l'autre jour, j'ai entendu tout à coup un miaulement plaintif au-dessus de moi. J'ai levé les yeux. Sur le bord du toit se trouvait un petit chat. » Il suffit de lire (ou d'écouter) ce début d'histoire, pour « voir » aussitôt la scène : le toit, le petit chat, le promeneur qui le regarde.

À quoi ressemble ce chat ? Peu importe qu'il soit blanc ou noir, le mot renvoie à ce que tout le monde connaît : un animal à quatre pattes, une queue, des oreilles pointues, des yeux ronds, qui miaule (et parfois ronronne).

Mais sans l'existence d'un mot général qui désigne tous les types de chat – roux, noirs, blancs, tigrés, assis ou debout, gros ou maigrelets... –, aurait-on une idée générale de l'espèce « chat » ? Notre monde mental ne serait-il pas dispersé en une myriade d'impressions, de situations, d'objets tous différents ? Deux conceptions s'opposent à ce propos.

Au début était le verbe

La plupart des philosophes, psychologues et linguistes, au début du xx^e siècle, partagent l'idée selon laquelle le langage étant le propre de l'homme, c'est lui qui donne accès à la pensée. Sans langage, il n'y aurait pas de pensée construite : nous vivrions dans un monde chaotique et brouillé, fait d'impressions, de sensations, d'images fugitives.

C'est ce que pensait Ferdinand de Saussure, le père de la linguistique contemporaine, qui affirmait dans son *Cours de linguistique générale* (1916) : « Philosophes et linguistes se sont toujours accordés à reconnaître que sans le secours des signes nous serions incapables de distinguer deux idées d'une façon claire et constante. Prise en elle-même, la pensée est comme une nébu-

leuse où rien n'est nécessairement délimité. » Et il ajoutait : « Il n'y a pas d'idées préétablies, et rien n'est distinct avant l'apparition de la langue. »

Vers la même époque, le philosophe du langage Ludwig Wittgenstein était parvenu à une conclusion voisine : « Les limites de mon langage signifient les limites de mon monde », écrit-il dans le *Tractatus* (1921). Un peu plus tard, dans *Pensée et Langage* (1933), le psychologue russe Lev S. Vygotski le dira à sa manière : « La pensée n'est pas seulement exprimée par les mots : elle vient à l'existence à travers les mots. »

Si le langage produit la pensée, cette théorie a de nombreuses conséquences. D'abord, elle confère à la linguistique une place centrale dans la connaissance du psychisme humain. Décrypter les lois du langage revient à décrypter les lois de la pensée. Sans le mot « chat », on ne percevrait que des cas particuliers : des chats roux, blancs ou tigrés, sans jamais comprendre qu'ils appartiennent à une même catégorie générale. Le langage donne accès à cette abstraction, déverrouille la pensée.

Les idées précèdent les mots

Est-on vraiment sûr cependant que, sans l'existence du mot « chat », notre pensée serait à ce point diffuse et inconsistante, que privé du mot, l'on ne pourrait pas distinguer un chat d'un chien ? Les recherches en psychologie cognitive, menées depuis les années 1980, ont démontré que les nourrissons disposent, bien avant l'apparition du langage, d'une vision du monde plus ordonnée qu'on le croyait jusque-là.

Ces recherches ont donné du poids aux linguistiques cognitives, apparues dans les années 1970, qui ont introduit une véritable révolution copernicienne dans la façon d'envisager les relations entre langage et pensée. Les linguistiques cognitives soutiennent en effet que les éléments constitutifs du langage – la grammaire et le lexique – dépendent de schémas mentaux préexistants. Dans cette perspective, ce n'est pas le langage qui structure la pensée, mais la pensée qui façonne le langage. L'idée du chat précède le mot. Les conséquences de cette approche allaient être fondamentales. Tout d'abord la linguistique perdait



son rôle central pour comprendre le psychisme humain. Et la psychologie cognitive, qui se propose de comprendre les états mentaux, devait prendre sa place.

Ainsi pour comprendre le sens du mot « chat », il faut d'abord comprendre le contenu de la pensée auquel le mot réfère. Pour la psychologue Eleanor Rosch (une référence essentielle pour les linguistiques cognitives), l'idée de « chat » se présente sous la forme d'une image mentale typique appelée « prototype », correspondant à un modèle mental courant : l'animal au poil soyeux, yeux ronds, moustache, qui miaule, etc. La représentation visuelle tient une place centrale dans ce modèle mental : ce sont d'ailleurs dans les livres d'images que les enfants découvrent aujourd'hui ce qu'est une vache, un cochon ou un dinosaure.

Georges Lakoff, élève dissident de Noam Chomsky et tenant de la sémantique cognitive, soutiendra que les mots prennent sens à partir des schémas mentaux sur lesquels ils sont greffés. Voilà d'ailleurs comment s'expliquent les métaphores. Si je dis d'un homme qu'il est un « gros matou », personne ne va le prendre pour un chat, chacun comprend que je fais appel à des caractéristiques sous-jacentes des gros chats domestiques : placides, indolents, doux. Ce sont ces traits sous-jacents qui forment la trame des mots et leur donnent sens.

Ronald W. Langacker¹ a appliqué les mêmes principes à la grammaire. Les structures de la grammaire ne reposent pas sur les lois internes au langage, mais dérivent de catégories mentales plus profondes, notamment des représentations spatiales. Ainsi, dans beaucoup de langues, l'expression du temps (futur, passé) est décrite en terme d'espace : on dit « après » – demain ou « avant » – hier, comme on dit que le temps est « long » ou « court ».

Ces approches psychologiques du langage ont donc renversé le rapport entre langage et pensée. Une des conséquences majeures de ce renversement de point de vue est que le langage

1- R. W. Langacker, *Foundations of Cognitive Grammar*, 2 vol., Stanford University Press, 1987-1991.

n'est pas le seul « propre de l'homme² » ; il n'est qu'un dérivé de la capacité à produire des représentations mentales, précisément des images mentales organisées en catégories.

Tous les mots comportent de l'implicite

Au moment même où les linguistiques cognitives prenaient de l'importance, un autre courant de pensée, la pragmatique, allait proposer une autre version des relations entre langage et pensée.

Revenons à notre chat perdu. En utilisant le mot « chat », nul ne sait exactement quelle image l'auteur de l'histoire a vraiment en tête : quelle est pour lui sa couleur, sa taille ou sa position exacte ? Le mot a la capacité de déclencher des représentations, mais il ne peut les contenir intégralement. C'est sa force mais aussi sa limite.

Selon l'approche de la pragmatique, le langage n'est ni le créateur de la pensée (comme le pensait Saussure) ni son reflet (comme le soutiennent les linguistiques cognitives) : il est un médiateur qui déclenche des représentations. C'est un peu comme une étiquette sur une porte qui indique ce qui se trouve à l'intérieur (chambre 23, WC...), mais ne dit rien sur la couleur des murs, la forme du lit ou la position des toilettes.

Cela a d'importantes conséquences sur la façon d'envisager les relations entre langage et pensée. Le mot ne contient pas l'idée, il ne la reflète pas non plus, mais il l'induit. Quand on communique, on ne fait qu'induire une représentation. Le procédé est économique car il n'oblige pas à tout dire : le « toit » sur lequel est perché le chat renvoie implicitement au toit d'une maison, tout le monde le comprend sans qu'il soit besoin de le dire. Tous les mots comportent de l'implicite, qu'il s'agit de décoder. La théorie pragmatique insiste sur le fait que, dans la compréhension d'un message, le contexte est déterminant.

À cela s'ajoute le fait que dans toute communication d'un message, la théorie de la pertinence de Dan Sperber et Deirdre Wilson soutient que l'on ne communique jamais l'intégralité

2- Voir J.-F. Dortier, *L'Homme, cet étrange animal*, 2^e éd., éditions Sciences Humaines, 2012.



du message, mais uniquement ce qui est pertinent pour induire le reste. Lorsque j'invite quelqu'un à « prendre une chaise », je ne précise pas que c'est pour s'asseoir, il l'aura compris de lui-même. Et si je lui dis « asseyez-vous », inutile de préciser que c'est une chaise.

En un sens, le langage, comme outil de communication, est réducteur par rapport à la pensée qu'il représente. Mais en même temps, les mots suggèrent toujours plus que la pensée qui les a fait naître, déclenchant chez ceux qui l'écoutent une infinité de représentations possibles.

Jean-François Dortier

LES ORIGINES DU LANGAGE

Pour Richard Klein, paléanthropologue réputé de l'université de Chicago, le langage humain serait apparu en Afrique il y a environ 50 000 ans à la suite d'une mutation du gène FoxP2¹. Le langage serait donc le produit d'une mutation génétique parfaitement datable. Cette réponse est toutefois très loin de réunir l'assentiment des spécialistes de la question.

Une question lourde de présupposés...

La question des origines du langage comporte quelques pièges et cache de lourds présupposés.

Premier piège: s'interroge-t-on sur l'origine de la faculté de langage comme maniement de signes (ce qui inclut les diverses langues des signes) ou spécifiquement de la parole? Ce sont deux questions différentes: le langage des signes montre que l'on peut échanger des signes sans parole.

Deuxième piège: à quoi reconnaît-on un langage? Toute expression symbolique, par exemple la représentation des mains décalquées dans d'innombrables grottes préhistoriques, est-elle partie prenante d'un langage? Sans doute, pour les sémioticiens qui étudient les stratégies humaines visant à attacher du sens à un support matériel.

Troisième piège: la formulation présuppose que le langage humain est apparu en un seul lieu à une seule époque (c'est la thèse de la « monogenèse »), alors qu'il est possible qu'il soit apparu à différentes occasions et qu'une seule variante de langage articulé se soit maintenue à la suite d'une compétition ou de l'extinction d'un peuple doté de cette faculté. On a identifié une variante du gène FoxP2 dans deux ossements de Néandertaliens,

1- Voir W. Enard *et al.*, « Molecular evolution of FOXP2, a gene involved in speech and language », *Nature*, vol. CDXVIII, n° 6900, 22 août 2002.



ce qui laisse supposer qu'ils possédaient une aptitude au langage : mais quel genre de langage les Néandertaliens parlaient-ils ?

...qui rebute les linguistes

La question de l'origine du langage humain a hanté les meilleurs esprits aux XVII^e et XVIII^e siècles (John Locke, l'abbé Condillac, Jean-Jacques Rousseau, Johann Herder, etc.). Il s'agissait de recherches purement spéculatives, sans aucun support empirique. Pour éviter ces spéculations débridées à une époque où la linguistique voulait se constituer comme science, la Société de Linguistique de Paris décide en 1866 de bannir toute publication sur le sujet. Cet interdit a longtemps pesé sur la discipline.

Mais à partir des années 1990, la question redevient à l'ordre du jour et suscite une vague de publications, sous l'impulsion d'un foisonnement de recherches en archéologie, éthologie, paléontologie, neurobiologie et psychologie évolutionniste. Témoin de la vitalité des recherches sur les origines du langage, la collection « Studies in the evolution of language », lancée par Frederick Newmeyer et James Hurford en 2001 aux Presses universitaires d'Oxford compte actuellement une bonne vingtaine de titres.

En France, la publication en 2005 d'un livre collectif majeur, *Aux origines des langues et du langage*² réunissait vingt auteurs, parmi lesquels douze linguistes côtoyaient huit spécialistes de disciplines aussi variées que la philosophie, la génétique, l'archéologie, la paléoanthropologie, l'éthologie et la neuropsychologie. Et le linguiste J.-M. Hombert s'est associé en 2014 avec l'anthropologue G. Lenclud pour publier un essai de synthèse sur la question (voir page 25 du présent ouvrage).

Paradoxalement, les linguistes dans leur quasi-totalité restent à l'écart des études sur les origines du langage. Certains des travaux les plus avancés sur l'origine du langage humain ont été menés sans l'aval d'aucun linguiste. Ainsi un chapitre captivant de *The*

2- J.-M. Hombert (dir.), *Aux origines des langues et du langage*, Fayard, 2005.

*Sapient Mind*³ montre à partir d'études de neuro-imagerie et d'archéologie que les circuits neuronaux pilotant la fabrication d'outils du Paléolithique recouvrent partiellement ceux du langage: ce qui suggère que ces deux types de comportements présupposent tous les deux une aptitude humaine plus générale à accomplir des actes complexes et finalisés. Ces deux aptitudes, technique et langagière, auraient donc probablement évolué en se renforçant mutuellement. Parmi les quatre auteurs de ce chapitre, deux sont archéologues, un autre est spécialiste d'anthropologie cognitive et le dernier d'imagerie fonctionnelle: aucun n'est linguiste.

Mutation génétique ou coévolution ?

De très nombreux chercheurs s'interrogent sur la corrélation entre les transformations physiques (station debout, déplacement du larynx, accroissement du volume crânien, etc.), les capacités mentales et l'émergence des activités symboliques (premier pas vers le langage et les productions artistiques). Deux positions sont actuellement en concurrence.

D'un côté, celle d'une mutation génétique (concernant le gène FoxP2). Quand aurait eu lieu cette mutation? Récusant la thèse de l'émergence récente soutenue par R. Klein (50 000 ans), deux généticiens hawaïens, Karl Diller et Rebecca Cann⁴, affirment de leur côté que la mutation du gène FoxP2 remonte à... 1,8-1,9 million d'années, en s'appuyant sur des données plus compatibles avec les acquis génétiques, archéologiques et anthropologiques.

D'un autre côté, la coévolution entre cerveau, esprit et langage, qui recueille les suffrages d'un grand nombre de chercheurs. L'anthropologue Terrence Deacon avait défendu cette idée, dès 1997, dans *The Symbolic Species*: il émettait l'hypothèse d'une coévolution cerveau-langage selon un processus d'enri-

3- D. Stout, N. Toth, K. Schick et T. Chaminade, « Neural correlates of Early Stone Age toolmaking. Technology, language and cognition in human evolution », in C. Renfrew, C. Frith et L. Malafouris (eds.), *The Sapient Mind. Archaeology meets neuroscience*, Oxford University Press, 2009.

4- K. Diller et R. Cann, « Evidence against a genetic-based revolution in language 50 000 years ago », in R. P. Botha et C. Knight (dir.), *The Cradle of Language*, Oxford University Press, 2009.